

Trois joyaux de l'imaginaire algonquien

Rémi Savard

Numéro 150, été 2008

Le conte et la légende au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43994ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Savard, R. (2008). Trois joyaux de l'imaginaire algonquien. *Québec français*, (150), 28-31.

Il a généré cependant plus de trois mètres de documents pertinents à l'étude du conte populaire. Cette documentation fort diversifiée touche autant les contes contenus dans l'Encyclopédie de la Jeunesse, les contes d'animaux, les contes merveilleux, les versions indépendantes et celles qui sont dérivées de Charles Perrault, que les contes acadiens, africains, amérindiens, louisianais et manitobains. Elle concerne également le conte littéraire aux XVIII^e et XIX^e siècles, les types de contes et récits populaires canadiens non inclus dans la classification internationale du conte de Antti Aarne et Stith Thompson², classification à laquelle Luc Lacourcière a collaboré pendant de nombreuses années. Elle contient enfin plusieurs textes de conférences, des cahiers d'analyse de contes, une bibliographie chronologique des contes populaires canadiens et acadiens, des études diverses sur le conte, des discographies et des listes de collections. Lacourcière a également encouragé la cueillette de ces récits tout au long de sa carrière à l'Université Laval. On compte ainsi, aux Archives de folklore et d'ethnologie, plus de 300 collections contenant des contes qui, une fois analysés, donnent lieu à plus de 7 000 références.

Les chercheurs dans ce domaine particulier sont encore présents aux Archives de folklore et d'ethnologie. Depuis quelques années, certaines formations proposées, entre autres, au Regroupement du conte au Québec (www.conte-quebec.com) ou à des groupes d'étudiants du cégep nous assurent de la vitalité de la pratique du conte comme discipline artistique spécifique.

Le défi à long terme des Archives de folklore et d'ethnologie

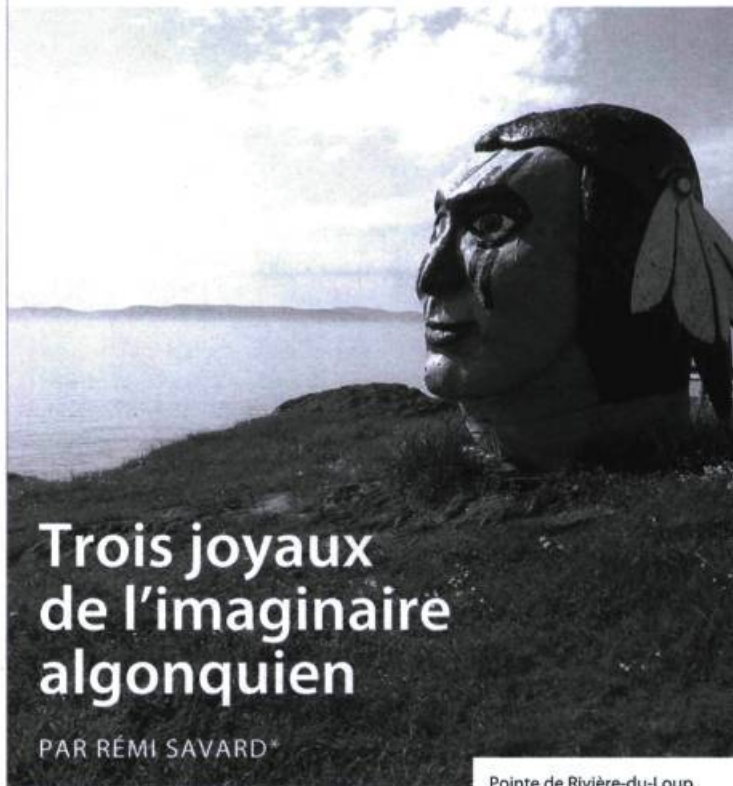
Quel sera le défi pour l'avenir de ces archives dont le recteur M^{re} Louis-Albert Vachon, en 1961, disait qu'elles étaient « notre trésor cher et intime [et qu'elles constituaient] dans l'ensemble de notre institution universitaire notre différence merveilleuse et mélodieuse ; [qu'elles étaient] comme notre mémoire, fille de cette Muse, la grande Mnémosyne, sans laquelle la danse et le chant des autres Muses ne pourraient se mettre en branle³ » ?

Sans aucun doute l'informatisation de la recherche parmi toutes ces références et documents constitue le défi majeur des prochaines années, déjà amorcée par la migration, en format numérique, de plus de 2 000 rubans analogiques. Les fichiers manuels analysant et décrivant ces pratiques coutumières, esthétiques, rituelles ou expressives sont le fruit d'une pratique bibliothéconomique du XX^e siècle et doivent être réactualisés. C'est le défi que nous nous apprêtons à relever. □

* Directrice de la Division des archives, Université Laval.

Notes

- 1 Source : Fonds Luc Lacourcière, P178/C2/1,23 Notes diverses.
- 2 Antti Aarne et Stith Thompson, *Motif-index of folk-literature : a classification of narrative elements in folktales, ballads, myths, fables, mediaeval romances, exempla, fabliaux, jest-books, and local legends*, Bloomington University Press, 1955, 6 vol., 1955-1958.
- 3 Léopold Lamontagne, « Chers amis de Luc Lacourcière », dans *Mélanges en l'honneur de Luc Lacourcière*, dans Jean-Claude Dupont [dir.], Montréal, Leméac, 1978, p. 37.



Trois joyaux de l'imaginaire algonquien

PAR RÉMI SAVARD*

Pointe de Rivière-du-Loup.

À l'âge de 14 ans, j'ai été mis en contact par mon père avec des Innus, qu'on appelait alors Sauvages ou Montagnais. Jusqu'à la vingtaine, j'ai passé tous mes étés avec ces hommes, qui se comportaient avec moi comme si j'avais été un des leurs. C'est sans doute ce qui explique que je me sois par la suite intéressé à ce qu'on appelle parfois leur littérature orale, comme pour tenter de saisir les racines profondes de ces gens avec lesquels je me sentais si bien.

Dans la galerie des nombreux personnages de ce monde imaginaire (*Tshakapesh*, *Tsheshei*, *Mistapeu*, *Atshen*, etc.), il est un personnage qui se distingue par le fait qu'il est au centre de tellement d'aventures qu'il faut plusieurs soirées pour les raconter toutes. Les spécialistes anglo-saxons de la littérature orale des Amériques désignent parfois cette série comme le cycle du *trickster*. Ce nom lui vient de ce qu'il cherche constamment à s'approprier, avec autant d'extravagance que de maladresse, ce qui ne lui revient pas nécessairement, et ce, aux dépens de ceux dont le destin est de devenir des êtres humains, alors que le sien est un destin d'immortel. On aura compris qu'on se trouve en contexte de genèse du monde. Cette œuvre aura sans doute été fort populaire à une certaine époque, car plusieurs de ses épisodes ont été recueillis en divers endroits au nord du Rio Grande, et dans des langues aussi éloignées les unes des autres que le sont le japonais et le hollandais.

Les trois aventures présentées ici comptent parmi les plus retenues. Elles furent enregistrées en langue indienne à la fin des années 1960 chez les Innus (Montagnais) de la côte du Labrador et de Scheferville¹. En 1927-1928, l'anthropologue américain William Duncan Strong les avait aussi entendues chez les Innus de Davis Inlet², tout comme son compatriote Lucien Turner vers la fin du XIX^e siècle au

Premier acte : Les plaisirs de la table

Lors d'une de ses nombreuses virées, Carcajou arrive près d'un lac, sur lequel est posé un groupe de gibiers d'eau qu'il a bien l'intention de se mettre sous la dent. Avant que ceux-ci ne l'aperçoivent, il cueille des végétaux et revient au rivage en les portant ostensiblement sur son dos. Et pour que les oiseaux s'approchent de lui, il leur crie : « Mes jeunes frères, je vous apporte des chants ». Il y a si longtemps qu'il a chanté, ajoute-t-il, que les chants lui sortent du corps et risquent de le recouvrir complètement. Les oiseaux sont conquis. Il leur propose alors de danser en cercle pendant qu'il chantera, et leur recommande de le faire en gardant les yeux fermés. Chose dite, chose faite. Carcajou arrive ainsi à tordre le cou de plusieurs de ces danseurs aveugles, et d'autant plus facilement que sa voix couvre le bruit causé par l'agonie des victimes écorchées. Mais le succès de cette chasse est mitigé ; sentant qu'il avait moins de contacts corporels avec les autres, un des danseurs entrouvre un œil, prend conscience ce qui se passe et alerte ses congénères encore vivants, qui s'empressent de regagner le lac, échappant ainsi à Carcajou. Ce dernier met au feu les gibiers morts et s'étend pour dormir durant la cuisson, non sans avoir d'abord prévenu son anus de l'éveiller si des gens s'avisent de venir voler son repas. Mais à la demande de chasseurs venus effectivement voler les oiseaux morts, l'anus n'en fait rien. À son réveil, Carcajou ne trouve qu'un peu de graisse au fond de la casserole. Pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer ici, il ne parvient pas à se la mettre dans l'estomac. Au deuxième acte, on retrouvera les mêmes personnages : le Trickster, un groupe de gibiers d'eau et des chasseurs.

Deuxième acte : La quête de l'immortalité

Carcajou fait la rencontre d'un groupe d'oies sauvages sur le point d'entreprendre la migration saisonnière, et obtient d'elles de pouvoir les y accompagner. Il se recouvre le corps de plumes et se met à voler. L'oie sauvage de tête lui donne les instructions suivantes pour le voyage. Lorsqu'on volera au-dessus des régions habitées par les chasseurs, ceux-ci les appelleront en imitant leurs cris ; toutes les oies devront alors voler en cercle au-dessus des chasseurs et fermer leurs yeux pour éviter de voir en bas. Les choses se passent effectivement ainsi. Cependant Carcajou ne peut résister à l'envie de regarder, ce qui entraîne immédiatement sa chute, comme s'il avait été atteint d'un projectile. Il se retrouve gisant au sol à une certaine distance du groupe de chasse, au sein duquel deux vieilles femmes ressentent à ce moment-là une irrépressible envie d'excréter. On leur suggère d'aller, comme il est dit dans le récit, « excréter sur l'excréteur ». Les deux vieilles se rendent donc auprès de Carcajou, qui s'enquiert aussitôt de l'objet de leur visite. Informé de leur projet, il leur suggère d'aller d'abord chercher deux bouts de bois pour s'essuyer le derrière. Quand elles reviennent avec les bâtons, il leur dit de les planter en terre de chaque côté de son corps, et leur offre le choix de l'endroit par où elles aimeraient excréter. C'est à ce moment-là qu'elles lui tournent non pas le dos mais le derrière. Sans perdre un instant, il saisit les bâtons et empale les vieilles. Elles meurent. Las de les attendre, on va les chercher et on les trouve mortes. « C'est un sale coup de Carcajou », disent les gens.

nord de Schefferville³. Dans cette région, le rôle du *trickster* avait été confié à *Kuekuatsheu*, terme désignant le mammifère *gulo luscus* et dont l'adaptation phonétique par les colons français donna le canadianisme « carcajou », soit le *wolverine* des anglophones et le *glouton* des Français d'Europe. Ailleurs en Amérique, on avait confié le rôle du *trickster* au Grand Lièvre, à Coyote, à l'Araignée, au Geai, etc.

À cette époque où tout était encore possible, Carcajou parlait aux futurs humains tout comme le serpent de l'Ancien Testament pouvait encore s'entretenir avec Adam et Ève. Les futures espèces rivalisaient les unes avec les autres pour s'accaparer l'immortalité, les plaisirs de la table et ceux de l'amour.

Si, au premier acte, la nourriture était l'enjeu de la rivalité entre le *trickster* et les futurs humains, c'est l'immortalité qu'ils se disputent au second. Et si la première manche est ainsi gagnée par les humains, la seconde se devait d'être celle de leur rival. Le destin de chacun se précise ; les humains mangeront, mais mourront, Carcajou accédant ainsi au statut de personnage légendaire éternellement en quête d'une nourriture qui ne cessera jamais de lui échapper. D'où les deux caractéristiques que les spécialistes ont depuis longtemps reconnues au *Trickster* nord-américain : il est toujours en manque de nourriture, mais la mort n'a aucune prise sur lui.

Outre le fait qu'ils mettent en scène les mêmes personnages, on notera l'effet de miroir qui s'établit entre ces deux aventures :

- si dans les deux cas les oiseaux forment un même cercle aveugle, leur survie tient au fait d'ouvrir les yeux dans le premier récit et de les garder fermés dans le second ;
- par ailleurs, pour ce qui est de Carcajou et des humains, la victoire des seconds tient au fait que le premier annule sa perception visuelle (il dort), tandis que la défaite des seconds provient de ce que Carcajou a transgressé l'interdit d'ouvrir les yeux lorsqu'il volait en cercle avec les oies au-dessus des chasseurs.

On aura aussi noté que l'argument, comme c'était le cas dans la plupart des aventures du *trickster*, fait un usage rigoureux de ce que Lévi-Strauss appelait, dans *La potière jalouse*, le « champ sémantique construit au moyen des tuyaux naturels et de leurs orifices [...], dont chacun peut être [...] fermé, ouvert, et dans ce dernier cas ouvert pour absorber ou bien pour éjecter⁴ ». À cet égard, nos deux récits sont loin de se limiter à la perception visuelle et à son annulation. Les oreilles, la bouche et l'anus y sont également mobilisés : il n'est qu'à penser au chant de Carcajou servant à couvrir le bruit qu'il fait en tordant le cou des oiseaux, et à la rétention sonore de son anus qui le prive de son repas, sans parler des femmes empalées. Nous y reviendrons. Pour l'instant, prenons connaissance du dernier acte de cette hominisation inachevée. Car si les humains avaient obtenu l'accès exclusif aux aliments en échange de l'immortalité dorénavant réservée aux dieux, il leur restait à mettre au point ce qui leur permettrait d'empêcher que la mort vienne compromettre la survie du groupe.

Quelle erreur commise par les frères de Carcajou avait bien pu les conduire dans une telle impasse ? En fait, ils en avaient commis deux : d'abord le choix du lieu où cacher les chaussettes, ensuite le fait de ne laisser que les femmes dont aucun d'eux ne voulait. La première, il est aisé de s'en rendre compte, avait identifié Carcajou à



Troisième acte : les plaisirs de l'amour

Au cours d'une autre de ses innombrables tournées, Carcajou arrive au bord d'une rivière, aperçoit sur l'autre rive des gens occupés à cueillir des baies sauvages et les interpelle au moyen du terme de parenté « nistaatuk ». Si, dans la bouche d'un homme, ce terme signifie « mon beau-frère », la femme l'emploiera pour désigner ses belles-sœurs. Et pour des groupes exogames comme l'étaient ceux des Innus, le comportement de ce mâle évoque le jeune célibataire venant chercher une épouse auprès de laquelle il résidera. Or il s'adresse sans le savoir à des femmes, qui évidemment lui répondent : « Comment peux-tu [sous-entendu "toi un homme"] nous appeler "nistaatuk", alors que nous sommes des femmes ? » Incrédule, Carcajou leur crie : « Tournez-vous donc vers moi ». Acquiesçant à sa demande, elles s'exposent un moment à sa vue et s'éloignent aussitôt. Carcajou trouve bien sûr le moyen de traverser la rivière. Puis il les suit à l'odeur laissée aux endroits où elles s'étaient assises pour cueillir les baies, parvenant ainsi à leur campement.

Les femmes ne savent pas encore très bien ce qu'il convient d'offrir à manger à un homme. Elles lui présentent successivement des côtes, de la poitrine, du cou et enfin une tête entière de cervidé. Il n'accepte que la dernière, mais ses motifs n'ont rien d'alimentaire. Il met plutôt au point sa stratégie pour s'approprier les femmes au détriment des futurs humains. La tête est suspendue à un bâton par une corde près d'un feu. La technique est celle du « barbecue » : la corde tordue de temps à autre se déroule lentement, assurant ainsi une cuisson égale sur toutes les parties de la pièce de viande. Pendant ce temps, il observe les femmes et trouve l'une d'elles particulièrement séduisante. Aussi, quand on lui remet la tête à manger, il s'arrange pour en arracher presque complètement la mâchoire sans être vu. Par la suite, feignant de ne pas pouvoir venir à bout d'une telle opération, il demande de l'aide. Puis il concentre toute la force de sa pensée pour qu'on lui délègue justement la jeune femme, objet de sa convoitise. Ce qui bien sûr se produit.

Il lui propose alors de s'asseoir par terre en face de lui les jambes écartées. Lui-même adopte la même position. Ils se rejoignent donc par la plante des pieds. Feignant ensuite de s'agripper à la tête, il lui demande d'en faire autant avec la mâchoire. « Il faudra tirer de toutes tes forces », dit-il. Ce qui devait arriver arriva : elle tombe à la renverse et lui sur elle. C'est la première relation sexuelle dans l'univers. Les vieilles femmes protestent : « Il va mettre notre jeune chasserresse enceinte ! », disent-elles. Mais il se fait rassurant : « Mes jeunes frères chasseront pour vous », promettant ainsi une éventuelle division sexuelle du travail dans une société désormais composée d'hommes et de femmes. C'est là une autre de ses perfidies ! Il n'a pas du tout l'intention de perdre, au profit de ses frères comme ce fut le cas de la nourriture, le bonheur nouveau qu'il vient d'expérimenter. Ainsi revient-il à la maison en faisant mille détours afin de brouiller ses pistes, pour que ses jeunes frères n'aient jamais accès aux femmes.

Rendu chez lui, il s'endort. Ses jeunes frères s'éveillent avant lui et, après quelques vérifications olfactives, acquièrent la conviction qu'il a découvert les femmes. Ils décident alors de suivre ses traces, mais non sans avoir d'abord caché ses longues chaussettes dans une panse de caribou suspendue dans la tente⁵. Ils demandent ensuite à deux d'entre eux de rester là et de tout faire pour le retarder lorsqu'il chercherait à les rejoindre. Après leur départ, Carcajou cherche ses chaussettes, finit par les trouver, les enfle encore tout ensanglantées et s'élance à la poursuite de ses jeunes frères.

Mais ceux-ci avaient amplement eu le temps de découvrir ses pistes et d'arriver chez les femmes bien avant lui. Aussi, à son arrivée, elles sont toutes prises, sauf deux vieilles non réclamées. Carcajou le prend très mal. S'éloignant un peu du groupe en compagnie de ses deux épouses, il utilise ses pouvoirs magiques pour empêcher ses jeunes frères d'attraper du castor. Lui seul parvient à en tuer. La famine s'installe donc chez les autres et finit par leur faire entendre raison. Ils lui remettent celle qu'il avait désirée dès sa première rencontre avec les femmes, et Carcajou met aussitôt fin à ses pratiques magiques pour enfin s'adonner au plaisir gratuit de la sensualité.

un aliment cuisiné (le contenu sanguinolent de la panse)⁶ ; pour ce qui est de la seconde, il faut savoir que, dans le répertoire imaginaire algonquien, l'apparition d'un couple de vieilles femmes symbolise généralement la mort. On l'a bien vu au second acte. Alimentation et mort, deux phénomènes définissant leur nouvelle identité d'humains, qu'ils viennent par étourderie de remettre à leur rival. Comment s'en sortent-ils ? En redonnant à Carcajou l'accès à la séduction érotique la plus libre de toute arrière-pensée de fécondité qui, c'est bien connu, représente le dernier souci des immortels. Un excès de passion leur avait ainsi momentanément fait perdre, au profit de leur rival, l'accès à la nourriture dont ils avaient si habilement réussi à obtenir l'exclusivité.

Pour des mortels, le mariage est d'abord un outil de reproduction, à plus forte raison dans le cas de sociétés organisées autour de la division sexuelle du travail. Leur égarement avait été de se prendre encore pour les immortels qu'ils venaient récemment de cesser d'être. Qui donc pourrait le leur reprocher ? Comme l'écrivait Jean-Pierre Vernant à propos d'un autre immortel bien connu, « La semence d'Adonis demeure toujours [...] inféconde⁷ ». Ainsi furent instaurées la société hétérosexuelle, la division sexuelle du travail, la reproduction de l'espèce ainsi que la distinction entre mortels et immortels avec, comme principal dégât collatéral, la nostalgie du paradis perdu... mais par ailleurs *promis juré* au-delà de la mort.

La mention d'Adonis n'avait rien de gratuit. Les hellénistes Marcel Détienné et Jean Pierre Vernant se sont inspirés des travaux de Georges Dumézil et de Claude Lévi-Strauss pour, comme dit Vernant, reprendre à zéro la lecture de l'hellénisme⁸. Ce qui les a conduits à découvrir dans la tradition grecque une dimension ayant jusque-là échappé aux études classiques sur la mythologie, restées beaucoup trop tributaires de l'idée que se faisaient de cette dernière les premiers philosophes grecs du V^e siècle avant J.C. Il s'agit de la *mêtis* : « [...] les hellénistes modernes, écrivent-ils, en méconnaissant son rôle, son impact et jusqu'à son existence, restent fidèles à une certaine image que la pensée grecque a donnée d'elle-même et où la *mêtis* fait étrangement figure d'absente⁹ ». Qu'en est-il de cette *mêtis* ?

« Sur le plan du vocabulaire, selon Détienné et Vernant, *mêtis* désigne, comme nom commun, une forme particulière d'intelligence, une prudence avisée ; comme nom propre, une divinité féminine, fille d'Océan. [...] Première épouse de Zeus, à peine se trouve-t-elle grosse d'Athéna qu'elle est avalée par son mari¹⁰ ». Quant au mode de pensée qui a eu cours aux époques pré-homériques, avant d'être détrôné par l'univers intellectuel des premiers philosophes, les deux auteurs le définissent au moyen des termes suivants : *flair, sagacité, prévision, souplesse d'esprit, feinte, débrouillardise, opportunisme, tours de main, adresse, stratagème, jeux de bascule entre pôles opposés...*¹¹. Les personnages doués de *mêtis* sont *madrés, finauds, bigarrés, ondoyants, retors, et inventifs*¹². Autant de termes convenant parfaitement à Carcajou, voire à ceux qui réussissent parfois, comme on l'a vu, à lui redonner la monnaie de sa pièce. Un tel mode de pensée, écrivent-ils encore, « s'applique à des réalités mouvantes, déconcertantes et ambiguës, qui ne se prêtent ni à la mesure précise, ni au calcul exact, ni au raisonnement rigoureux¹³ ». Il « a pour champ d'application le monde du mouvant, du multiple, de l'ambigu [et] porte sur des réalités fluides, qui ne cessent jamais de se modifier et qui réunissent en elles, à chaque moment, des aspects contraires, des forces

opposées¹⁴ ». Reconnaissons que ce champ d'application de la *mêtis* n'est pas sans rapport avec l'indistinction des diverses formes de vie à l'aube de toute genèse. D'ailleurs Vernant et Détienné ne nous présentent-ils pas la déesse *Mêtis* « à l'origine du monde, comme une grande divinité primordiale¹⁵ » ?

En guise de conclusion, et pour souligner le fait que ces contes, entendus dans les forêts d'Amérique du Nord bien avant que les Cartier et Champlain n'y mettent les pieds, appartiennent au patrimoine mondial au même titre que les genèses classiques du continent eurasiatique, rien de mieux, me semble-t-il, que l'extrait suivant tiré de l'ouvrage sur la *mêtis* des deux hellénistes : « Le personnage de *Mêtis*, son rôle dans les mythes de souveraineté et, chez les orphiques, dans les mythes cosmogoniques, appellent la comparaison avec les traditions mythiques du Proche-Orient, spécialement avec les récits où le dieu sumérien Enki-Ea apparaît lui aussi en maître des eaux, inventeur des techniques, dépositaire d'un savoir plein d'astuce. Plus généralement, la *mêtis* grecque pose le problème de la position qu'occupe dans l'économie des mythes d'un grand nombre de peuples le personnage du type « trompeur », celui que les anthropologues anglo-saxons conviennent de désigner du nom de *trickster*, le décepteur¹⁶ ». Pour toutes ces raisons, je considère comme un immense privilège le fait d'avoir passé tant d'années en contact avec les descendants jeunes et vieux de ceux qui inaugurerent le peuplement du continent américain. □

* Professeur retraité, Département d'anthropologie, Université de Montréal.

Notes

- 1 Rémi Savard, *Carcajou et le sens du monde. Récits montagnais-naskapi*. Québec, Éditeur du Québec, 1974 (3^e édition).
- 2 Eleonor B. Leacock & Nan A. Rothschild [eds], *Labrador Winter. The Ethnographic Journals of William Duncan Strong, 1927-1928*. Washington, Smithsonian Institution Press, 1994.
- 3 Lucien Turner, « Ethnology of the Ungava District, Hudson Bay Territory », *Eleventh Annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution 1889-1890*, 1895.
- 4 Claude Lévi-Strauss, *La potière jalouse*, Paris, Plon, 1985, p. 217.
- 5 La présence de ce contenant animal n'a rien de saugrenu. Dans ce premier compartiment de l'estomac du ruminant, à demi vidé de son contenu végétal non encore mastiqué, on met du sang de la bête fraîchement abattue. Le tout sèche en fermentant et se transforme en une sorte de pain servant à épaissir les bouillons.
- 6 Il finira aussi par être « avalé » par celle qu'il désirait posséder.
- 7 Jean-Pierre Vernant, introduction à Marcel Détienné, *Les jardins d'Adonis. La mythologie des aromates en Grèce*, Paris, Éditions Gallimard, 1972, p. xvii.
- 8 *Ibid.*, p. iv.
- 9 Marcel Détienné, et Jean-Pierre Vernant, *Les ruses de l'intelligence. La mêtis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974, p. 9-10.
- 10 *Ibid.*, p. 18.
- 11 *Ibid.*, p. 10.
- 12 *Ibid.*, p. 26.
- 13 *Loc. cit.*
- 14 *Ibid.*, p. 27-28.
- 15 *Ibid.*, p. 18.
- 16 *Ibid.*, p. 17.